

Mais pour qui chantent-ils tous?

Roger Chamberland

Number 117, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

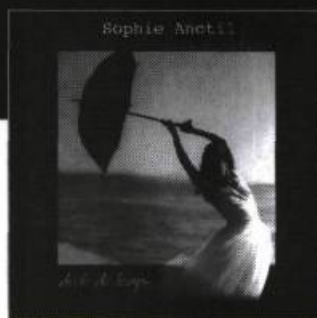
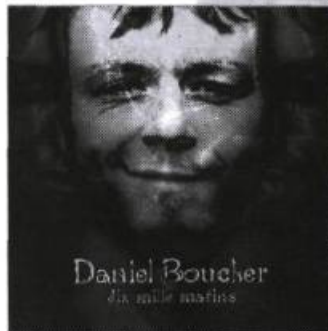
Cite this review

Chamberland, R. (2000). Review of [Mais pour qui chantent-ils tous?] *Québec français*, (117), 94–95.

Mais pour qui chantent-ils tous ?

Daniel Boucher

J'aurai mis du temps pour découvrir le premier album de Daniel Boucher, simplement intitulé *Dix mille matins*. Disons-le d'emblée, Boucher possède une personnalité musicale bien affirmée dans ce disque : des textes qui ont du mordant, des mélodies à la fois accrocheuses, mais aussi décapantes qui associent les riffs musclés et les envolées planantes aux sons aériens des guitares de Boucher et Marc Pérusse qui a également assuré la réalisation. On sent parfois du Charlebois ou du Leloup dans l'interprétation, mais Boucher a su assimiler ses ascendances et trouver un son personnel à la mesure de ses textes qui s'affichent dans toute la force de leur vérité. Autrement dit, ce vainqueur du concours de la chanson de Petite Vallée, se présente comme un être marqué par un destin qui ne lui a pas toujours été favorable matiné d'un « allumeur de conscience » (« Délire ») qui a fait le pari de s'en sortir. Même s'il serait abusif de le comparer à Richard Desjardins quant à la sensibilité des paroles, il faut néanmoins souligner que Boucher ne mâche pas ses mots et ne craint pas de raconter sa vie et le monde qui l'entoure avec la lucidité de celui qui a décidé de se prendre en main. Acclamé de toutes parts par la critique, le disque nous réserve de belles surprises dont on aurait tort de se priver, surtout s'il faut attendre après les diffuseurs commerciaux pour le découvrir.



Sophie Anctil

Tout autre est le registre de Sophie Anctil qui, accompagnée des Autodidactes, vient de faire également paraître un premier disque. Les sources musicales sont ici nettement plus tournées vers la mélodie française, l'accordéon et les airs de bal musette et de polka, voire des clins d'œil au klezmer par l'utilisation de la clarinette et du tuba. À la différence de Boucher, les textes de Sophie Anctil sont plus travaillés, les images plus recherchées et le propos plus léger. Nous entrons dans un univers nettement moins hostile, où l'auteure-compositrice-interprète s'est ménagée des espaces amoureux difficiles à vivre, mais néanmoins gratifiants. L'interprétation reste honnête, la voix est juste, mais on ne sent pas l'émotion profonde grâce à laquelle elle aurait pu sortir d'une certaine redondance dans le rendu des textes. Une réalisation plus assurée et plus exigeante aurait permis d'éviter cet écueil, mais la production artisanale de l'album semble avoir imposé des limites à ces 14 chansons. Ceci étant dit, il faut bien reconnaître que S. Anctil possède un sens de l'écriture chansonnière qui laisse présager que le meilleur est à venir. C'est à suivre.

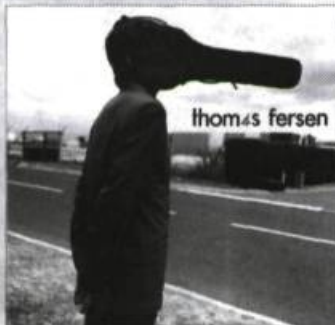
Les négresses vertes



Au fil des années et des albums parus, Les négresses vertes sont parvenues à imposer leur son si particulier et leurs rythmes à la frontière des influences méditerranéennes. *Trabendo* reprend là où le groupe avait laissé il y a quelques années, à ceci près qu'ils ont élargi leur palette musicale en flirtant avec le trip hop, la *house music*, le techno, la chanson plus classique et la pop. C'en est fini des mélodies accrocheuses et des pièces qui démontent et vous font lever de votre chaise, *Trabendo* loge dorénavant ailleurs et n'arrive pas à s'imposer dans toute sa singularité. On aura beau écouter avec ferveur les dix pièces de cet album, rarement parvient-on à trouver un texte ou une musique qui emporte spontanément l'adhésion de l'auditeur. Même après plusieurs essais, on se surprend à regretter la fougue et l'imagination musicale de leurs précédentes productions. Décidément la mort de Helno, âme et chanteur du groupe, aura tout changé. *Domage.*

Thomas Fersen

Thomas Fersen remet ça ! Après le succès de *Poil de carotte* et *Le jour du poisson*, cet ancien chanteur punk, converti à la chanson populaire, s'ouvre à la confiance dans une dizaine de pièces qui renouvellent son répertoire musical et thématique. Le je de l'auteur est omniprésent et donne une couleur toute personnelle à ce disque où Fersen adopte un ton plus posé qu'il associe à une orchestration plus classique. Le bonheur tranquille du quotidien ressort dans chaque pièce et se mêlent à des histoires où un lion prend une consommation dans un café, une chauve-souris veut se marier avec un parapluie, un moucheron ne cesse de tourner en rond autour de sa tête jusqu'à le faire fuir, et ainsi de suite ; ce bestiaire nous est familier puisqu'il est de tous ses albums précédents. Simplement intitulé *Fersen*, ce disque s'écoute avec un plaisir renouvelé, n'est-ce pas là le gage d'un album à succès ?



Katerine

Avec sa gueule de frondeur à la Gainsbourg sur la pochette de son disque, Katerine – de son vrai nom Philippe Katerine – ne manquera pas d'étonner plusieurs. *Les créatures* nous fait entrer dans un monde intérieur où même les paysages urbains et les lieux choisis de Paris virent du gris au noir. Musicalement, on dirait qu'il se rapproche d'un Jérôme Minière ou d'un Jean-Louis Murat : musique au synthétiseur, volontiers répétitive, arrangements dépouillés où surgissent ça et là quelques mesures de saxophone ou de violons, bref un son d'ambiance qui place directement les textes et la voix à l'avant-plan. Katerine, comme ses deux compatriotes dont je parlais dans le précédent numéro, récite plus qu'il ne chante ses histoires saugrenues et ses états d'âme désinvoltes qu'il adresse directement à son auditeur : « Poète je vous emmerde ». Doit-on s'étonner que « [s]on meilleur ami est un chien », que les humains sont une race en voie de disparition, que « Jésus Christ [s]on amour doit être bien découragé de constater la condition désespérante qui caractérise la société actuelle ? Drôle de zigoto que ce Katerine qui refuse même l'amour, qui s'attriste d'avoir vécu jusqu'à 30 ans sans avoir eu d'accident de voiture ou de s'être laissé pousser la barbe, et qui s'ennuie dans son appartement à regarder l'agitation parisienne n'offrant que la mesure de sa propre désolation. Et pourtant, on se surprend à apprécier cet album qui s'écoute au deuxième degré comme si une telle attitude exprimait le degré zéro de la condition humaine. Un disque dérangentant qui, une fois passé l'étonnement, questionne son auditeur et le force à faire le même examen de conscience que celui qui s'entend ici. Lucidité ou dérélucation : à l'auditeur de choisir son camp.



Louise Attaque

Pour leur second album *Comme on a dit*, le groupe Louise Attaque nous garde en terrain connu et il ne s'en cache pas dans le communiqué de presse qui accompagnait le disque. Ils ont choisi de garder la même équipe à la production et de s'entourer des mêmes musiciens. On retrouve donc les envolées du violon qui ont été leur marque de commerce, les riffs de guitare bien marqués et les effets vocaux du chanteur. Malgré le caractère redondant de certaines pièces qui semblent marquer un certain essoufflement musical du groupe, on retient d'autres morceaux plus inventifs qui savent jouer avec les ruptures de rythme et la poésie des textes. Au cœur de cet album tout de même rafraîchissant, il y a les aléas et les avatars de l'amour, et ces questions que l'on se pose pour essayer de comprendre qui l'on est. Certaines chansons comme « Qu'est-ce qui nous tente », « L'intranquillité » et « Faut se le dire » deviendront sûrement des succès dans les radios alternatives, mais l'album aura sans doute de la difficulté à atteindre la même popularité que leur premier disque. Mais Louise attaque est un groupe de scène d'abord et avant tout et c'est probablement lors de leur tournée prochaine que nous pourrions mieux apprécier leur musique.



Isabelle Boulay

Quoi de mieux pour terminer cette chronique que de jeter une oreille bienveillante au plus récent disque d'Isabelle Boulay qui a choisi de s'entourer d'artistes reconnus pour interpréter 13 chansons en duo. Si la formule est inusitée, le résultat est malheureusement très inégal parce le style, la voix de la chanteuse voire le choix des pièces au programme ne conviennent pas nécessairement à tous. Mais il faut reconnaître qu'il y a des pièces très réussies dont « Le retour de Don Quichotte » avec Michel Rivard, « Le banc des délaissés » avec Zachary Richard, « Frédéric » avec Claude Léveillée, « Perdus dans le même décor » avec Jim Corcoran, « D'aventures en aventures » avec Serge Lama et « C'était l'hiver » avec Francis Cabrel. Mais il y a aussi les imbuvables, ces interprétations qui nous obligent à retourner à la version originale tant le massacre semble consommé, classons ici « L'héroïne de cette histoire » avec Éric Lapointe, « Quand j'aime une fois j'aime pour toujours » avec Gildor Roy et « Naufrage » avec Dan Bigras. À l'inverse, les chansons solo (« La ballade de Jean Batailleur », « Tandem », « Couleur café » et « Amsterdam ») soulignent souvent ses limites vocales et donnent l'impression que la voix est tendue à l'extrême, prêtes à fléchir ou à se rompre. « Tandem » de Gainsbourg-Vanessa Paradis, ou « Amsterdam » de Brel ne font résolument pas partie de la palette harmonique de la chanteuse. Seule « Couleur café » de Gainsbourg encore est plus réussie. *Scènes d'amour* s'écoute à petites doses car le plus grand problème avec cet album c'est la prédominance de tout ramener à une orchestration trop rock pour être crédible.

